



Le regard de Marc Ferro

Marc Ferro, dont on connaît la passion avec laquelle il a donné aux œuvres cinématographiques le statut de documents historiques à part entière, donne ici son point de vue d'historien sur La Règle du jeu et sur Jean Renoir.

Télescope: Quel est l'intérêt historique de *La Règle du jeu* ?

Marc Ferro: Renoir est sans doute le plus grand historien de la société française de l'entre-deux-guerres. Il en a examiné presque tous les aspects : la lutte des classes dans *Le Crime de M. Lange* ; les conflits de mœurs dans *La Bête humaine* ; le problème des exclus dans *Boudu sauvé des eaux* ; les séquelles de la Grande Guerre et un certain pacifisme « précollaborationniste » dans *La Grande Illusion* ; la décomposition de la société dans *La Règle du jeu*, film qui est l'aboutissement d'une analyse de la France et de toutes ses faiblesses entre 1920 et 1939. En ce sens, c'est un guide qu'aucun texte n'a jamais égalé. Pour comprendre la société française, il suffit de regarder les œuvres de Renoir dans l'ordre. Sans pourtant qu'il ait voulu faire de la pédagogie. C'est cela, le grand art !

Vous faites peu de cas des historiens !

M. F. : Citez-moi un historien qui a aussi bien analysé la période de l'entre-deux-guerres ! Il se trouve que, pour certains moments historiques, la société est mieux décrite par les romanciers ou les cinéastes.

Pour comprendre la France de la Restauration et de l'époque de Louis-Philippe, la lecture de Balzac est irremplaçable, de même que celle de Maupassant pour la période de 1880. Cela ne veut pas dire que tous les problèmes soient mieux abordés par les cinéastes, qui n'ont, par exemple, jamais bien abordé le problème des guerres ou des révolutions. Je ne mets donc pas les historiens au panier !

Quelle actualité peut avoir *La Règle du jeu* aujourd'hui ?

M. F. : Dans ce film, on voit bien qu'il existe deux sociétés : celle des gens aisés qui participent à la vie collective, qui ont la beauté, l'argent, la notoriété. Et puis une société « inférieure », au service de la précédente. Ces deux sociétés communiquent par des rapports de travail, mais elles n'interfèrent pas. On n'imagine pas que l'un des domestiques puisse un jour entrer dans le monde du château. *No pasaran !* Et cela, c'est la condamnation fondamentale du régime politique ou social de l'époque. C'est la structure aristocratique de notre société – dans laquelle, en gros, chacun reste chez soi – qui est en cause. Aujourd'hui, nous sommes confrontés de plus en plus à cette situation. L'expression « société à deux vitesses » signifie bien : *on ne passe pas !* Il y a d'un côté les exclus, les chômeurs, les jeunes, certains immigrants, et puis il y a les autres – et ces deux sociétés communiquent de moins en moins.

Comment comprenez-vous l'accueil catastrophique qui fut réservé au film à sa sortie ?

M. F. : Ce film montre que nous étions loin d'être cette société républicaine que l'on opposait comme un modèle de liberté d'une part au fascisme et au nazisme et de l'autre au communisme. En 1939, on refu-

sait de comprendre cet état de fait, peut-être plus fortement que jamais, parce qu'on s'était illusionné sur la fin des guerres, sur notre régime politique. C'était vraiment « la grande illusion » que *La Règle du jeu* mettait à mal. Il n'y avait d'ailleurs pas qu'une grande illusion, celle de la paix ! Il y avait celle d'une société, sinon parfaite, du moins perfectible, sans conflits graves. Le film, de ce fait, a également déplu aux gens de gauche – comme les films de René Clair leur avaient déplu –, parce qu'il montrait que les classes populaires n'étaient pas exactement animées par les idées que les partis de gauche et les syndicats leur attribuaient ! Ce que souhaitaient les travailleurs, c'était éventuellement se mettre à leur compte, devenir de petits patrons. ou alors ne pas travailler, aller à la pêche ! Mais pas nécessairement faire de l'autogestion ou du socialisme !

Renoir ne s'inscrivait dans aucune idéologie ?

M. F. : Ah, si ! C'était quelqu'un qui était opportuniste. Dans les années 25-30, il a fait des films à la gloire de l'Empire français, il ne faut pas l'oublier ! Dans les années 35-40, à la gloire de la gauche. Puis, ensuite, il devait réaliser des films pour Mussolini et pour Salazar – et si cela ne s'est pas fait, ce ne fut que pour des raisons techniques. Et quand la France lui est apparue sans avenir, il est parti aux États-Unis. Il ne faut pas idéaliser son comportement social et politique. Il s'est mis à gauche, un peu comme Kubrick, par une sorte d'opportunisme esthétique. Ce qui ne l'empêche pas d'être un grand visionnaire. ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR TANIA AGOPIAN